

Entre les lignes se dessine l'éternel double jeu que, dans l'intérêt exclusif de sa domination, l'Eglise catholique n'a cessé de jouer. Aux ouvriers, elle offre la perspective et l'espoir des joies célestes. Aux patrons, elle donne quelque chose de plus substantiel : la soumission des travailleurs dont elle leur livre la conscience avec la main-d'œuvre.

S'assurer la docilité des masses ouvrières par la chimérique illusion d'un bonheur post-terrestre et le concours des patrons puissants et riches par l'appui efficace dont elle étaye leur domination économique : c'est, en deux traits, toute la tactique de l'Eglise.

Son incomparable adresse et la naïveté, pour ne pas dire pis, de nos gouvernants suffiraient à expliquer le développement rapide sur notre sol du péril clérical, si d'ailleurs un troisième facteur n'était venu fortifier son pouvoir et puissamment aider ses entreprises.

Il a, voici longtemps, fait son apparition dans l'histoire de notre troisième République. Lorsque, après une longue et opiniâtre bataille, le parti républicain s'empara définitivement du pouvoir, il eût dû avoir pour premier souci d'extirper les racines des institutions impériales ou monarchiques, sous l'étreinte desquelles la République risquait de succomber.

Tout frémissant encore de la lutte qu'il venait de soutenir contre le cléricalisme, le pays eût accepté, avec joie, des mesures nettes et franches, conformes aux principes et aux traditions du parti républicain.

Le gouvernement pouvait s'engager sans crainte dans la route au bout de laquelle brillait la séparation des Eglises et de l'Etat. Il ne sut ce ne voulut le faire.

Les hommes les plus marquants de notre parti crurent donner à la fois satisfaction au cri de l'opinion révoltée et aux prétendues nécessités gouvernementales en reprenant contre l'Eglise catholique de vieilles armes rouillées dont jadis usèrent l'ancien régime et Bonaparte.

Gambetta, Paul Bert, Jules Ferry tombèrent dans la même faute. De cette vue erronée sortit la comédie des décrets. On chassa par la porte des congrégations qui rentrèrent par la fenêtre, on sans avoir mené grand tapage et tiré bon

profit de la prétendue persécution dont elles étaient les infortunées victimes.

En présence du même péril, commettrons-nous la même faute ? Nous irons au devant des mêmes conséquences. Il ne suffit pas de tomber à bras raccourcis sur l'ennemi, sans se préoccuper de savoir où, comment et par quels moyens on l'atteint.

N'oublions pas que nous avons en face de nous l'adversaire le plus délié et le moins scrupuleux qui se puisse trouver. Il a pour lui une possession d'état de longs siècles, un corps de propagandistes discipliné et entraîné, la puissance de l'habitude.

Il n'est pas deux méthodes pour le combattre et le battre. Il n'en est qu'une. C'est de reprendre contre lui les arguments souverains et les armes victorieuses que les encyclopédistes du XVIII^e siècle, nos pères de la Révolution, nos ancêtres républicains nous ont légués comme un glorieux héritage.

A. MILLERAND.

Demandez la deuxième livraison des *Contemporains*, prix 50 cents. Adressez-vous à l'éditeur du *REVEIL*, Boite 2.184, Bureau de poste, Montréal.

Nous saluons avec plaisir le retour de M. J. A. O. Laforest, à son bureau, à l'Hôtel-de-Ville.

L'échevin Rainville sera de retour à Montréal le 5 mai prochain.

**

A quand la nomination du nouveau traducteur du *Hansard* ?

ENTRE AMIS

Pourquoi cette popularité du BAUME RHUMAL ? Parce que toutes les personnes qui s'en sont servies dans les cas de rhume, toux, grippe, bronchite, ont été guéries et ont raconté la chose à leurs amis.